

Henri Bergson : Le langage nous éloigne de nous-mêmes.

Présentation : *C'est à travers le langage que nous répondons à la question « qui suis-je ? », c'est lui qui nous porte au jour, qui nous fait naître aux Autres en nous donnant une voix. Nous lui donnons pour tâche de reconstituer le fil décomposé de notre vie par le récit, cherchant la continuité de temps et de sens que sa grammaire permet. Les récits entremêlés finissent par créer l'étoffe d'une vie dans laquelle nous nous drapons. L'histoire d'une vie mise en mots, saisissable, audible, se constitue en une identité, mais que vaut ce récit, est-il à l'image de notre personnalité profonde ?*

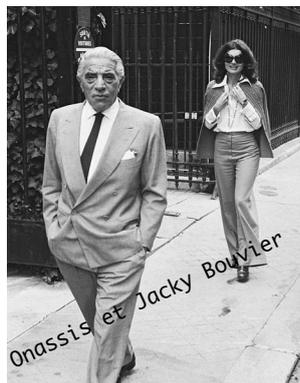
En réalité, nous sommes souvent déçus par nos efforts, infructueux, pour exprimer notre vie intérieure : « ça tombe à plat », « ça sonne faux », « ce n'est pas vraiment ça que je voulais dire »... Nous sommes déçus de nous entendre dire des phrases trop entendues qui ne semblent pas personnelles malgré notre désir de faire sentir à autrui notre compassion, d'exposer nos sentiments, de partager notre approche subjective des choses. Comment expliquer que ces mots soient si froids, si distants, si communs, et donc si peu accueillants à notre vie pourtant nouvelle et intensément vécue ? Le langage est un outil pour la coopération sociale, l'action, le travail, l'organisation spatiale et temporelle de la vie active. Il permet l'organisation utilitaire de la surface du monde.

Bergson voit dans le langage cette réalité problématique : il nous permet de comprendre et d'ordonner l'ensemble de notre expérience existentielle mais il opère comme un miroir déformant, adéquat pour dessiner grossièrement les contours des choses et non des états d'âme.



Tel sentiment, telle idée renferme une pluralité indéfinie de faits de conscience; mais la pluralité n'apparaîtra que par une espèce de déroulement dans ce milieu homogène que quelques-uns appellent durée et qui est en réalité espace. Nous apercevrons alors des termes extérieurs les uns aux autres, et ces termes ne seront plus les faits de conscience eux-mêmes, mais leurs symboles, ou, pour parler avec plus de précision, les mots qui les expriment. Il y a, comme nous l'avons montré, une corrélation intime entre la faculté de concevoir un milieu homogène, tel que l'espace, et celle de penser par idées générales. Dès qu'on cherchera à se rendre compte d'un état de conscience, à l'analyser, cet état éminemment personnel se résoudra en éléments impersonnels, extérieurs les uns aux autres, dont chacun évoque l'idée d'un genre et s'exprime par un mot. (...) C'est d'ailleurs ce qu'on apercevra plus clairement à mesure que l'on considérera des états plus profonds et plus compréhensifs de l'âme.

(...) Ainsi chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière. Cependant le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. Nous jugeons du talent d'un romancier à la puis sauce avec laquelle il tire du domaine public, où le langage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante individualité. Mais de même qu'on pourra intercaler indéfiniment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage.



BERGSON *Essai sur les données immédiates de la conscience.*

Texte complémentaire

Hoffmannsthal, écrivain et dramaturge, explore dans ce texte l'impuissance des mots à transposer l'expérience subjective de la rencontre avec les êtres naturels. Notre sensibilité à la nature ne peut pas trouver dans le vocabulaire l'expression dont elle a besoin. Notre vie subjective ne peut pas trouver les signes adéquats pour montrer sa forme singulière, ses états d'âme propres ; ce texte illustre l'analyse de Bergson.



La plupart des gens ne vivent pas dans la vie, mais dans un simulacre, dans une sorte d'algèbre où rien n'existe et où tout seulement signifie. Je voudrais éprouver fortement l'être de toute chose et, plongé dans l'être, la profonde signification réelle. Car l'univers entier est en fait plein de signification, est sens devenu forme. L'être-escarpé des montagnes, l'être-immense de la mer, l'être-obscur de la nuit, la manière qu'ont les chevaux de regarder fixement, la constitution de nos mains, le parfum des œillets, la succession des houles et des creux dans le sol, ou des dunes, ou des falaises sévères, la manière dont un pays entier se livre vu d'une montagne, et ce qu'on ressent en pénétrant par une journée torride dans un frais vestibule aux dalles mouillées, ou lorsqu'on mange une glace : dans toutes les innombrables choses de l'existence, en chacune isolement et de façon singulière, quelque chose s'exprime, que les mots jamais ne peuvent rendre, mais qui parle à notre âme. (...) La tristesse est un concept de la langue réelle, dans celle de la vie il y a mille tristesses (...) Les mots ne sont pas de ce monde, ils sont un monde en soi, justement une sorte de monde entier, complet, comme le monde des sons. On peut dire tout ce qui existe ; et on peut mettre en musique tout ce qui existe. Mais on ne peut jamais dire une chose tout à fait comme elle est.

Hugo Von Hoffmannsthal *Lettre du 18 juin 1895*